

« Ces Jeux peuvent rendre le sourire aux Belges »

« Une médaille collective aurait encore plus de valeur que celle d'un seul sportif. Parce qu'elle serait le symbole de l'union. »

Pierre-Olivier BECKERS

J-50 À 50 jours des JO, Pierre-Olivier Beckers, le président du COIB, a fait, pour nous, le point sur les dossiers chauds.

LES AMBITIONS

Pierre-Olivier Beckers estime qu'un titre olympique, surtout d'une équipe, ferait un bien fou à toute la nation.

● Interview : David LEHAIRE

Parmi les nombreux sujets que nous lui avons soumis, on ne pouvait éviter le sportif.

Quelles sont vos ambitions pour Rio ?

Notre priorité a toujours été d'avoir un maximum d'athlètes dans le Top 8. C'est déjà énorme. Et, dans certaines disciplines, tout est ouvert quand tu es en finale. Depuis les Jeux de Tokyo (en 1964), le nombre de pays médaillés a doublé. Ce qui ne nous facilite pas la tâche. Cela dit, ce n'est évidemment pas suffisant pour notre image. Il est fondamental de glaner des médailles. Ne pas en gagner une seule à Rio serait une catastrophe. Le grand public pourrait ne pas comprendre tous les efforts fournis pour ne pas monter une seule fois sur le podium.

En termes d'image pour le COIB, quel serait le meilleur coup à réaliser à Rio ? Une médaille d'or ? Une victoire dans un sport en particulier ? Ou celle d'un sportif avec un profil atypique ?

D'abord, je maintiens que l'on doit viser entre trois et cinq médailles. Cela me semble un objectif réaliste. Après, l'or a toujours incontestablement une plus grande aura auprès du grand public. Cela marque toujours davantage les esprits. On l'a vu en 2008 avec Tia Hellebaut. Certains en parlent encore aujourd'hui. Maintenant, s'il n'y a aucun autre bon résultat derrière, on ne peut pas dire que les Jeux sont réussis. Une médaille, quelle qu'elle soit, est toujours formidable. Reste que vu le climat dans lequel on vit actuellement, en conquérir une collectivement, par le biais d'un relais ou d'une équipe, aurait une valeur supplémentaire. La population belge a besoin d'énergie positive. Si l'on comprend l'Euro de football, nous sommes dans une période de trois mois où l'on peut rendre le sourire à un pays meurtri.

Si une équipe monte sur le podium, tous les Belges s'y retrouveront. On n'évoquera plus les problèmes communautaires. Ce succès sera celui de la Belgique. Et une Belgique qui gagne, ce serait évidemment très bien venu aujourd'hui.

Quelle est, à vos yeux, la bonne surprise au sein de la délégation belge qui se rendra à Rio ?

D'abord, sa taille. Ils devraient y avoir 110 athlètes. Et beaucoup peuvent réellement espérer réaliser une grande performance là-bas. Ensuite, je suis très heureux de voir autant d'équipes qualifiées. C'était l'une de mes priorités quand je suis arrivé en 2004. Le hockey, je m'y attendais bien sûr. Le relais 4x400 aussi. Que des quatuors nous représenteront aussi en natation, et avec des belles perspectives, constitue une énorme satisfaction. Et que dire de la qualification de l'équipe féminine de gymnastique artistique ? Elle constitue la preuve qu'il y a un énorme potentiel chez nous. Au fil des années, je constate que la volonté d'aller le plus haut possible augmente dans les sports collectifs. Il s'en est fallu de peu pour le que le volley-ball soit présent à Rio. Et il y a un enthousiasme grandissant en basket-ball, en handball et en rugby. Je suis sûr qu'une médaille de nos hockeyeurs accentuerait encore cet état d'esprit. ■

LES RÉFUGIÉS

« Fier de contribuer au rêve d'un nageur syrien »

À Rio, dix réfugiés prendront, donc, part aux JO sous la bannière du CIO. « Même si, évidemment, tout le monde aurait préféré ne jamais devoir en arriver là, cette initiative du CIO est très bonne. Elle correspond totalement aux valeurs de l'olympisme. Humainement, permettre à des sportifs de réaliser, comme tous les autres, leur rêve alors qu'ils ont dû fuir leur pays, me touche particulièrement. Ces Jeux seront un peu leur phare au

milieu de la nuit. A notre niveau, nous pouvons être fiers de ce que nous sommes en train de faire. On permet à deux sportifs d'aller à Rio. Raheleh Asemanni concourra pour la

Belgique. Et Rami Anis, le nageur syrien, vit et s'entraîne chez nous. Pour toutes les personnes

qui ont rendu cela possible, c'est une énorme récompense. Je n'ai pas pour habitude de faire preuve de chauvinisme mais on peut être fier qu'un petit pays comme la Belgique contribue à ce qu'un réfugié fasse partie des dix qui prendront part aux JO sous la bannière du CIO. Humainement, c'était vraiment la moindre des choses que l'on pouvait faire. » ■ **D.le.**

LE HOOLIGANISME

« Moins d'actualité aux Jeux... »

« **J**e ne crains pas des actes de hooliganisme aux JO. Bien sûr, on n'est jamais à l'abri de rien. Mais l'état d'esprit et la culture ne sont pas les mêmes qu'en football, assure Pierre-Olivier Beckers. Les grandes compétitions de foot ont, malheureusement, souvent été sujettes à de tels actes de violence. Ces gens veulent, je pense, montrer qu'ils sont plus forts que le pays adverse. Mais le hooliganisme n'est, c'est vrai, pas propre au monde du ballon rond. Des groupuscules violents débarquent dans beaucoup d'événements de masse. On l'a encore vu récemment en Belgique lors de différentes manifestations. » ■ **D.le.**

LE DOPAGE

« Ne pas pénaliser tous les Russes »

C'est ce vendredi que la Russie doit savoir si elle pourra envoyer ses athlètes à Rio. Ce qui semble fort peu probable... « Il y a des dirigeants qui ne pensent qu'à l'argent. On l'a vu en athlétisme. Et c'est inacceptable. Mais je suis mal à l'aise à l'idée qu'un seul pays, la Russie, soit pénalisé. Et je trouverais profondément injuste que l'on prive tous les athlètes russes des JO. Je ne sanctionnerais pas le pays dans sa totalité. Tous les Russes ne sont pas dopés, bien sûr. Et ce serait injuste que ceux qui sont propres soient punis. Si la Russie devait être privée des JO, je serais surpris que ses dirigeants ne réagissent pas d'une façon ou d'une autre. Ils doivent avoir des dossiers sur d'autres... » ■ **D.le.**

LA CRÉDIBILITÉ

« Cela manque encore trop de transparence »

La tricherie est le principal fléau du sport. Les scandales s'enchaînent.

« Il est urgent que tous les acteurs prennent leurs responsabilités. Il y va de la crédibilité du sport de haut niveau. Comme on le voit en cyclisme, les spectateurs sont prêts à pardonner s'ils sont très attachés à une discipline. Si l'on effectue un travail de fond et que l'on prend toutes les mesures possibles contre la tricherie, le public aura de nouveau confiance. Le sport connaît le problème

inverse de celui du monde de l'entreprise. Depuis la crise économique de 2008, les grosses sociétés ont perdu de leur crédibilité parce qu'on leur reproche de ne chercher que la maximisation des profits. Les données ne sont pas les mêmes dans le monde sportif. Au fil du temps, il est passé de l'amateurisme au professionnalisme. Il y a plus d'argent désormais et ce n'est pas que bénéfique. Il s'est professionnalisé mais sa gestion demeure trop opaque. Le sport continue à manquer de transparence. Forcément, cela at-

tire des gens qui ne pensent pas aux belles valeurs sportives mais uniquement à s'en mettre plein les poches. Cela mène à des dérives scandaleuses, comme le dopage, les paris illégaux... » ■

D.le.

LE SYSTÈME BELGE

«Pour avancer, il faut faire preuve de pragmatisme»

La complexité institutionnelle belge est un frein au développement du sport de haut niveau. «Jusqu'en 2009, les trois communautés n'avaient jamais échangé sur leur politique sportive respective. Il est évident que l'idéal serait d'avoir un centre national de formation, comme l'Insep en France. Mais ce n'est pas possible.

Soit on peut rêver, imaginer un système avec un seul ministre des Sports et créer un centre sur base de fonds privés. Jacques Borlée a le mérite d'y croire. Il a créé l'ESA (Euro-

pean Sports Agency). Mais on doit faire preuve de pragmatisme. Et vu le contexte belge, il faut trouver des solutions alternatives. Ce

que l'on essaye de faire. On ne change pas une culture en quelques mois. Or chaque ligue a son mode de fonctionnement. Et certaines obtiennent plus de résultats que d'autres. Je sais qu'il y a des disparités dans certains sports entre francophones et néerlandophones mais le tableau n'est pas aussi noir que d'aucuns le prétendent. Je pense que le succès attirera le succès. » ■ **D. Ie.**

LA VIE ENTRE DEUX JO

«On ne vit pas dans le même monde que nos voisins»

Si l'on parle beaucoup du COIB au moment des JO, il vit le plus souvent dans l'ombre le reste du temps. Pas évident, dès lors, de mettre en avant le produit olympique.

«Il y a quand même des compétitions tous les cinq mois. Donc, on a beaucoup de travail, coupe Beckers. Maintenant, il est évident que rien ne vaut les JO d'été

en termes de visibilité. Elle est devenue un souci ces dix dernières années. Avant, le sponsoring était facilité par le mécénat de quelques grosses sociétés. Depuis la crise économique de 2008, ce n'est plus le cas. 70 % des revenus du COIB proviennent du secteur privé. Sans celui-ci, on devrait se contenter du minimum vital. Chez nos voisins, comme en

France et aux Pays-Bas, les fonds privés constituent la cerise sur le gâteau. Les six mois qui précèdent les Jeux offrent un terrain fertile pour tenter d'attirer des investisseurs. C'est pour cela que nous multiplions les gros événements dans la dernière ligne droite. Et s'il y a une médaille derrière, cela ouvre, évidemment, des portes.» ■ **D. Ie.**

LES INQUIÉTUDES

«Les Brésiliens voudront réussir leurs Jeux»

Les Jeux, c'est déjà demain. Or certains dossiers continuent à susciter l'inquiétude. Le président du COIB en est conscient mais demeure très serein.

Quelles sont vos inquiétudes à 50 jours des Jeux ?

Certains problèmes subsistent. Les transports ne sont pas encore au point et le sec-

teur hôtelier m'inquiète. Il devait y avoir 45 000 chambres. Mais les organisateurs ont réduit la voilure et il faudra se contenter de 30 000. Les autres personnes seront logées dans des paquebots. Je crains, pour le grand public, que les hôtels ne soient pas à la hauteur, comme ce fut le cas lors du Mondial de foot-

ball 2014. Pour le reste, je suis confiant. Le maximum sera fait en termes de sécurité. Il y aura 85 000 agents de sécurité. Soit deux fois plus qu'à Londres. Bien sûr, on n'est jamais à l'abri d'un fou furieux... En ce qui concerne l'eau, je sais bien que la qualité ne sera pas optimale mais ça ne constitue plus

une source d'inquiétude. La situation est sous contrôle.

Et le virus Zika ?

Il reste une inconnue parce que les avis de l'Organisation Mondiale de la Santé et de certains scientifiques divergent. Mais je suis persuadé que le risque sera mesuré. De notre côté, en tout cas, nous avons pris toutes les mesures nécessaires. En août, c'est l'hiver à Rio et cette saison n'est pas propice aux moustiques.

Avez-vous eu tous vos apaisements concernant les infrastructures ?

Elles seront prêtes. Ils auront construit le vélodrome juste à temps. Il n'y aura, donc, pas de test event pour en vérifier la qualité mais il sera opérationnel. Ils ont aussi dû modifier la capacité de certains stades. C'est dommage mais cela ne diminuera en rien la qualité de ces Jeux.

Que vous inspire l'instabilité politique du Brésil ?

Il est sûr que c'est la première fois qu'un pays va organiser un tel événement alors que sa présidente fait l'objet d'une procédure de destitution. Mais le chef d'état n'est pas la pièce maîtresse dans l'organisation des Jeux. Sur le plan social, en revanche, c'est un peu plus problématique. Juste avant les Jeux, on peut s'attendre à des manifestations. Mais je suis convaincu que les Brésiliens ne boycotteront pas cet événement. Ils sont beaucoup moins cyniques que nos civilisations. Ils sont fiers et feront tout pour mettre leur pays en avant. Ils attachent beaucoup d'importance à l'image que le monde extérieur se fait de leur nation. Au niveau émotionnel, les Brésiliens me rappellent un peu les Grecs. En 2004, ils avaient tout fait pour mettre leur

pays en valeur. Un dirigeant a dit, récemment, que ça faisait partie de leur nature de tout terminer à la dernière minute.

Comme patron du COIB, comment abordez-vous ces Jeux par rapport aux éditions précédentes ?

Avec le sentiment que nous achevons la préparation la plus aboutie. Jadis, on se disait, après coup, que l'on avait préparé trop tard certains éléments. Cette fois, nous avons beaucoup plus travaillé en amont. C'est la première fois que tous les services concernés travaillent de concert pour que les sportifs soient les plus performants possible. Ça, c'est le résultat de cette plate-forme olympique que nous avons créée en 2010. Avant, chacun bossait dans son coin. Maintenant, on se concerte et on cherche des solutions en équipe. ■ **D.le.**